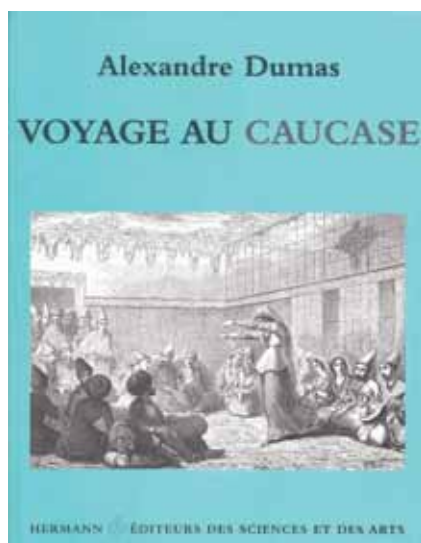


VOYAGE AU CAUCASE

Aygun EYYUBOVA
Docteur en philologie, Paris, France



LE LIVRE D'ALEXANDRE DUMAS ET SES IMPRESSIONS SUR L'AZERBAÏDJAN

L'un des écrivains français les plus prolifiques, le romancier Alexandre Dumas (1802-1870), nous est connu comme l'auteur de «Les Trois Mousquetaires», du «Comte de Monte-Cristo» ou de «La Reine Margot». Nous aimons ses romans depuis notre adolescence.

Mais nous connaissons aussi de Dumas sa passion pour les voyages. Même s'il a passé la majeure partie de sa vie à Paris, son âme de voya-

geur et son goût pour l'aventure l'ont amené loin de France. Ainsi, a-t-il visité la Russie et le Caucase, destinations insolites pour un Européen. Si bien que Dumas, tout au long de sa vie, a également publié des récits sur ses nombreux voyages, plus intéressants les uns que les autres.

Entre 1858 et 1859, Dumas fait un voyage en Russie, en passant par Saint-Petersbourg, jusqu'à Astrakhan, puis le Caucase et l'Azerbaïdjan. L'aventure caucasienne est devenue son voyage le plus extraordinaire. Ses impressions ont donné

lieu à un livre, sous forme de recueil de ses récits de voyage.

Lorsqu'il rentre à Paris, Dumas fonde sa propre maison d'édition afin que ses compatriotes découvrent également ces régions alors méconnues du grand public. Il commence par publier le journal «Caucase» à partir du mois d'avril 1859, un hebdomadaire consacré à ses voyages et à ses romans. «Le voyage au Caucase» est publié cette même année à Paris. Il est accueilli avec beaucoup d'intérêt et sera même réédité plus tard dans d'autres pays. En 1861, par exemple, il est traduit et édité en russe à Tbilissi, et en 1862, en anglais à New York. Les parties sur l'Azerbaïdjan ont été traduits en azéri par Ghézenfer Pachayev et Hamid Abbassov et publiés à Bakou en 1985. En 1988, à Tbilissi apparaît la dernière édition de l'ouvrage, mais cette fois en russe. Sur le site Internet de la Bibliothèque Nationale de France (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9935c>), on peut trouver l'édition de 1990, intitulée «Le Caucase», qui contient des cartes et des illustrations.

En France, le livre est publié à plusieurs reprises. En 1865, il paraît sous le nom d'«Impressions de voyage: le Caucase», en 1990 comme «Le Caucase»¹ et en 2002 «Voyage au Caucase». A la différence des éditions précédentes, cette dernière contient des illustrations en noir et blanc du peintre Jean-Pierre Moynet, ayant accompagné Dumas lors son voyage, et du prince Grigori Gagarine, peintre, officier et diplomate russe. D'ailleurs, sur la couverture du livre, on trouve une illustration de Moynet



intitulé «Danseuses de Chamakhy»².

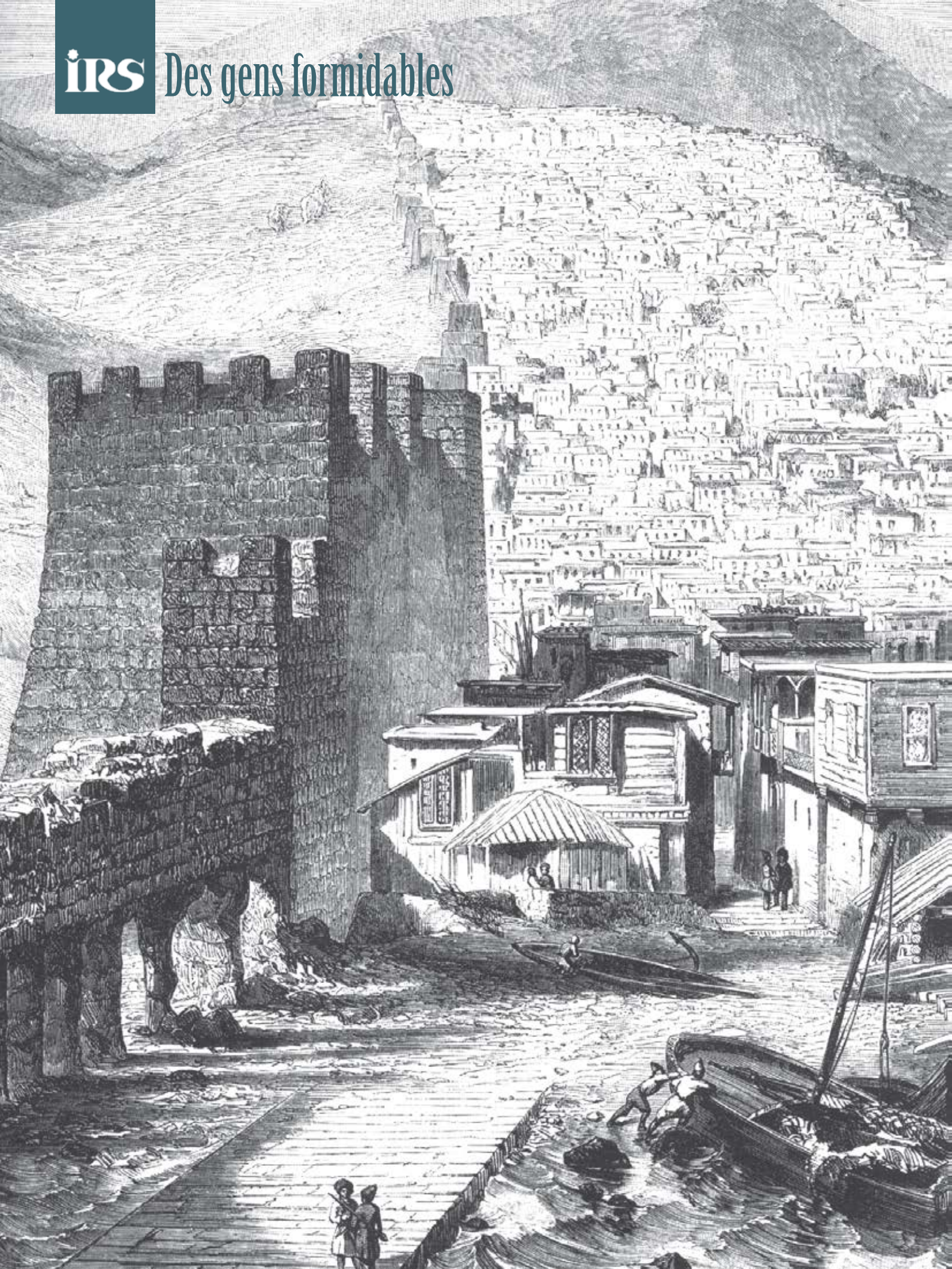
13 chapitres sur 65 du livre sont consacrés à l'Azerbaïdjan. Les dates exactes du voyage de Dumas en Azerbaïdjan y figurent, à savoir du 18 au 27 novembre 1858. Lors de ces quelques jours, Dumas a visité Derbend, Gouba, Bakou, Chamakhy et

Nukha (Cheki). Dans son livre, Dumas donne de nombreuses informations intéressantes sur l'Azerbaïdjan, sur sa nature, ses montagnes, ses villes, ses monuments architecturaux, ainsi que sur le peuple azerbaïdjanais, sa culture, ses mœurs et ses traditions, son histoire et sa langue.

1 Ces deux éditions sont disponibles pour lecture sur le web, le premier sur le Google books, le deuxième dans la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France, Gallica, et sur le site <http://www.dumaspere.com>.

2 Plusieurs orthographes: Şamaxı (d'origine), Chamakhi, Shamakhi, Shamakhy; Choumaka dans le «Voyage au Caucase»

IRS Des gens formidables



Ci-dessous, nous donnons les extraits les plus intéressants que nous avons sélectionnés dans l'édition parisienne de 2002. Il faut préciser que Dumas, dans son œuvre, nomme les Azerbaïdjanais «Tatars» et leur langue le «tatar». Cette appellation était surtout utilisée sous l'empire Russe. De plus, il conserve des mots d'origine turcs, en adaptant phonétiquement l'orthographe, comme par exemple: *papak* (chapeau), et *khandjar* (poignard).

DERBEND³

«C'était Derbend, en effet, c'est-à-dire une immense muraille pélasgique qui nous barrait le passage en s'étendant du haut de la montagne jusqu'à la mer. Devant nous seulement une porte massive, appartenant, comme forme, à cette puissante architecture orientale destinée à braver les siècles, s'ouvrait et semblait aspirer à elle et avaler le chemin. Près de cette porte s'élevait une fontaine qui paraissait bâtie par les Pélasges et à laquelle des femmes tatares, avec leurs longs voiles à carreaux de couleur vive, venaient puiser de l'eau. (...)»

«(...) un mur immense rivalisant avec la muraille de Chine, qui selon les historiens, s'étendait de Derbend jusqu'à Taman, sillonnant ainsi tout le Caucase et séparant l'Europe de l'Asie.»

«C'est si rare de trouver une ville qui réponde à l'idée qu'on s'est faite d'elle, d'après son nom, d'après sa naissance, d'après les événements qu'elle a vus s'accomplir! Mais Derbend, c'était bien cela; c'était bien la ville, non pas aux portes de fer mais la ville *porte de fer* elle-même; c'était bien la grande muraille destinée à séparer l'Asie de l'Europe, et à arrê-



ter contre son granit et son airain les invasions des Scythes, cette terreur du vieux monde, aux yeux duquel ils représentaient la barbarie vivante et dont le nom était emprunté au sifflement de leurs flèches.»

«J'allais écrire notre course le long de ce problème de granit lorsque je me souvins que le prince Tarkanof, chez lequel nous avons

logé à Nouka, m'avait donné une lettre autographe de Bestuchef, contenant tous les détails de cette même course faite par lui, vingt ans avant moi.

Ce que j'ai raconté dans le chapitre précédent du poète, romancier, conspirateur, exilé, a dû inspirer aux lecteurs une certaine curiosité pour lui. Je substituerai donc

3 Derbend en persan signifie «porte fermée». Aujourd'hui, Derbend fait partie du patrimoine mondial de l'UNESCO.

son récit au mien; c'est celui d'un homme qui, au lieu de rester trois mois au Caucase, comme j'y suis resté, y a séjourné cinq ans.

Voici la lettre de l'aventureux officier:

Daghestalt

Mon cher colonel,

J'arrive à l'instant et, tout botté, tout éperonné, je vous écris. Je viens de voir les restes de cette grande muraille qui séparait l'Ancien Monde du monde encore invisible à cette époque, c'est-à-dire de l'Europe. Elle a été bâtie par les Perses ou par les Mèdes, pour les garantir des invasions des Barbares - les Barbares, c'était nous, mon cher colonel. Pardon, je me trompe: vos aïeux, princes géorgiens, faisaient partie du monde civilisé.

Quel changement d'idées! Quelle succession d'événements! Si vous aimez aspirer, tousser et cracher la poussière des vieux livres, ce dont, toutefois, vous me permettez de douter, je vous conseille d'apprendre le tatar - bon, j'oublie que vous le parlez comme votre langue maternelle! -, de lire *DerbendNamé*⁴ (...) Enfin, comparez encore les uns aux autres une douzaine d'auteurs dont j'ai oublié jusqu'aux noms, ou que je ne connais pas, mais qui, eux, connaissaient la muraille du Caucase et qui en ont parlé; puis alors, vous appuyant sur les preuves les plus authentiques, vous avouerez:

«1. Que l'époque de la construction de cette muraille vous est parfaitement inconnue.

«2. Qu'elle fut bâtie, ou par Isfendiari ou Iskander, - les deux mots veulent dire Alexandre le Grand, - ou par Chosroès, ou par Nouchirvan.»

A Derbend, Dumas rencontre Kavus Bey Ali-Bend, le fils du dernier khan de Derbend. Connaissant les livres de Dumas, Kavus Bey rend hommage à l'écrivain et le remercie d'avoir visité sa ville. Sur cela, le prince Bagration suggère à Dumas d'inviter le bey à déjeuner et Dumas reçoit alors une belle leçon d'hospitalité caucasienne.

«-Maintenant, me dit le prince, je crois que vous feriez bien de l'inviter à dîner.



- Vous croyez que la plaisanterie n'a pas duré assez longtemps comme cela?
- Mais je vous jure que ce n'est pas une plaisanterie.
- Et où voulez-vous que je l'invite à dîner, au Café de Paris?
- Mais non, chez vous.
- Mais je ne suis pas chez moi: je suis chez le général Axéïev, gou-

verneur de Derbend.

- Vous êtes chez vous. Ecoutez ceci et tenez-vous-le pour dit. Au Caucase, et par tout le Caucase, vous pourrez entrer dans la première maison venue, en disant: «Je suis étranger et viens vous demander l'hospitalité.» L'homme à qui vous ferez cette faveur vous abandonnera sa maison, se retirera, lui et sa famille, dans la plus petite chambre, veillera chaque jour à ce que vous ne manquiez de rien, et quand au bout de huit jours, quinze jours, un mois que vous serez resté chez lui, vous quitterez sa maison, il vous attendra au seuil pour vous dire: «Prolongez d'un jour l'honneur que vous me faites, et ne partez que demain.»

GOUBA

Après Derbend, Dumas se rend à Gouba⁵, qui, elle aussi, le surprend et suscite son intérêt.

«Nous passâmes par une porte étroite et nous entrâmes à Gouba. Nous crûmes entrer dans un lac dont les maisons formaient les îles: les rues ne ressemblaient pas mal aux canaux de Venise. (...)

Le khanat de Gouba est un des plus importants du Daghestan. Il renferme à peu près dix mille familles, qui font de soixante à soixante-cinq mille âmes. La ville elle-même compte une population de mille familles, cinq mille habitants, à peu près. (...)

Le grand commerce de Gouba consiste en tapis tissés par les femmes, et en poignards fabriqués par des armuriers qui rivalisent de réputation. Je voulais acheter un ou

⁴ Les annales de la ville de Derbend écrites aux Ve-VIe siècles.

⁵ Gouba fut la capitale du khanat azerbaïdjanais du même nom. Dans son livre, à plusieurs reprises, A.Dumas a utilisé l'appellation russe 'Kouba' de ce khanat.

deux de ces poignards; mais les libéralités du prince Bagration et d'Ali-Sultan m'avaient rendu difficile, et je n'en trouvai pas d'assez beaux ou d'assez historiques pour les joindre à ma collection.

De Gouba, on aperçoit plusieurs des plus hauts sommets du Caucase, et, entre autres, celui du Chakh-Dague, ce géant neigeux de la tradition que m'avait recommandé le prince Bagration.»

Caravansérail du Shah Abbas (Le Roi Abbas)

Sur la route pour l'Apchéron, en plein désert, au milieu des ruines du caravansérail de Shah Abbas, Dumas est accueilli dans un campement azerbaïdjanais, où il devient une fois de plus témoin de l'hospitalité et de la générosité azerbaïdjanaises: offrir à l'invité le meilleur de ce que l'on a et prendre soin de lui au maximum.

«Nous partîmes, et, dix minutes après, nous avions à notre droite le campement tatar.

Il était établi autour des ruines d'un grand bâtiment dont la lune doublait encore les proportions et qui s'élevait au milieu du désert. Nous nous informâmes du bâtiment d'abord et avant tout; on nous répondit que c'était un des caravansérails que Schah-Abbas avait laissés derrière lui après sa conquête. (...)

A la lueur de la flamme tremblante des campements, on pouvait distinguer, sur ce grand mur, des espèces de figures hiéroglyphiques creusées dans la pierre, et qui avaient dû servir d'ornement architectural.

Outre ce grand mur et ces tours, il restait trois voûtes, dont les ouvertures cintrées se trouvaient presque à fleur de terre: on y descendait par une pente couverte de débris, et quelques Tatars, éclairés par des feux de branches sèches, y

avaient établi leur domicile.

(...) Une fois sur la grande route, bien armés, cette fois-ci, chacun de notre fusil et de notre kandjar – ce qui, du reste, était parfaitement inutile –, nous fîmes demander aux Tatars deux choses. La première, de camper auprès d'eux, ce à quoi ils répondirent que nous étions les maîtres de nous placer où nous voudrions et que la steppe appartenait à tout le monde. La seconde, de les visiter à leur campement, ce à quoi ils répondirent que nous serions les bienvenus.



(...) A notre approche, celui qui paraissait le personnage principal du cercle vers lequel nous nous avançons se leva et vint au-devant de nous, nous présentant un pain et un morceau de sel gemme, symbole de l'hospitalité qu'il nous offrait. Nous prîmes le pain et le sel, et nous nous assîmes autour du foyer, sur les sacs de farine. Alors, comme on pensa sans doute que l'hospitalité du pain et du sel était insuffisante, un des hommes démasqua un quartier de cheval pendu à la muraille, en coupa une tranche de viande qu'il subdivisa en

petits morceaux, mit ces morceaux sur le tambour de fer qui venait de servir à cuire le pain. La viande commença à fumer, à crier, à se tordre. Au bout de cinq minutes, elle était cuite et l'on nous fit signe que c'était à notre intention. Nous tirâmes les petits couteaux que les armuriers ajoutent, à cet effet, au fourreau des kandjars et nous piquâmes les morceaux de viande, parfaitement rissolés, que nous mangeâmes avec notre sel et notre pain. Nous avons souvent beaucoup plus mal soupé à des tables beaucoup mieux servies.

(...) Nous quittâmes nos hôtes en leur serrant la main. Le principal personnage, qui nous avait donné un pain à notre arrivée, nous en offrit un second à notre départ; car ce n'est pas assez, chez cette tribu nomade, que de pourvoir au souper du soir: il faut encore pourvoir au déjeuner du lendemain. Je demandai son nom au donneur de pain et de sel; il s'appelait Abdel Azim. Que Dieu garde Abdel-Azim!»

(A suivre)

Bibliographie

1. Alexandre DUMAS, *Voyage au Caucase*, Hermann, Editeur des Sciences et des Arts, Paris, 2002.
2. Alexandre DUMAS, *Le Caucase*, Tbilissi, 1988.
3. Ghézenfer PACHAYEV, Hamid ABBASSOV, *Alexandre Dumas en Azerbaïdjan*, Bakou, 1985.
4. Jean-Pierre MOYNET, «Voyage au littoral de la mer Caspienne» dans *Le Tour du monde*, Paris, 1^{er} semestre 1860.
5. Jean-Pierre MOYNET, «La Volga et le Caucase avec Alexandre Dumas» dans le *Cahier d'Alexandre Dumas*, N° 33, Paris, 2007.